

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou des ayants cause, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

SIGNE POPAUL !

4

Christian Moriat

CHAPITRE 1

MILLE ET UNE FACONS...

Il y a mille et une façons de dire « Je t'aime ». Et Luana les connaît toutes.

Du bonbon déposé sur ma table de chevet. Au dessin mis dans mon assiette. En passant par les crayons sortis en douce de mon plumier pour les tailler. Au petit mot glissé sous la porte de ma chambre pour m'indiquer où elle est □ pour m'éviter de faire du mouron □. Sans oublier les yaourts qu'elle prépare, dans sa roulotte □ parce qu'elle sait que je les aime bien □. Ou encore l'écharpe mal nouée à mon cou qu'elle rectifie □ pour ne pas que j'attrape froid.

Je suis né le jour où je l'ai rencontrée. En pleine *Forêt du Grand Orient**. C'est Azlan, son cheval, qui m'avait conduit vers elle. La fois où je l'avais ramassée derrière le gros genévrier. Alors que j'étais parti aux champignons.

Un peu plus, et je passais à côté. Sans la voir ! C'est que dans les bois, on trouve de tout. Même des jolies filles.

Quand j'y pense ! Qu'est-ce que c'est que le destin ! Il existe pourtant. Et je peux vous en parler. Puisque je l'ai rencontré.

Sa grand-mère – qui connaît les signes –, vous expliquera qu'il n'y a pas de place pour le hasard. Vu que là-haut, il y a une puissance supérieure qui décide de tout. Et que tout le monde y a droit.

On peut jouer au fanfaron. Faire son affranchi. Déclarer qu'on est libre. Que c'est nous qui commandons. Et patati et patata. Elle vous dira : « Mon œil ! »

En tout cas – pour moi –, cette « puissance supérieure », elle a un nom. C'est celui de ma mère, Lucie ¹. Qui est au ciel. Et qui guide mes pas. Partout où je pose mes semelles.

Et elle a bien fait les choses, ma petite maman. Vu qu'elle s'est dit : « Mon Popaul, il est tout seul sur terre. Alors, je vais lui présenter des gens bien ».

C'est comme ça qu'elle m'a fait croiser la route de ma petite gitane. Et le jour où j'ai mangé avec elle, dans la clairière. Et qu'un des ses postillons est tombé au bord de mes lèvres – alors qu'elle me parlait la bouche pleine –, ma vie, elle en a été bouleversée. À quoi ça tient, quand même ! Un méchant postillon de rien du tout ! Mais celui-ci, il était entré tout droit dans mon cœur. Et il n'en est jamais plus ressorti *.

Heureusement d'ailleurs. Car sans elle, je n'existerais pas. Vu que la petite, elle m'est aussi nécessaire que le pain et l'eau.

1. Popaul et Luana sont orphelins de mère.

Et je sais qu'elle a raison, ma petite camarade. On ne montre pas assez aux gens qu'on les aime. Après, la roue elle se met à tourner. À tourner. Et quand on est vieux, le soir, au coin du feu, et qu'on se demande ce qu'on a fait pour les autres, sur terre, et qu'on répond : « Rien ! » On se dit qu'on ne s'est pas foulé. Alors on est triste. Parce qu'on se dit qu'on a vécu pour des prunes.

Alors, on essaie de mettre les bouchées doubles. Histoire de rattraper le coup. Mais c'est du rafistolage. Vu que le temps perdu à « oublier d'aimer » ne se rattrape jamais. Et on a l'air rudement ballots. Devant toutes ces belles choses qu'on a ratées.

Pourtant, offrir du bonheur, c'est un placement pour l'avenir. Parce qu'un jour ou l'autre, vous touchez les dividendes qui vont avec. Sous la forme d'un sourire, par exemple. D'un mot aimable. Ou bien encore d'un merci. Et ça, ça vaut tout l'or du monde.

Il y en a qui racontent qu'on a assez de soucis comme ça. Avant de s'occuper de ceux des autres...

Que c'est petit, comme réflexion ! Vu que des soucis, on en a tous. – Moi le premier, qui vous parle.

Par exemple, quand Mlle Poilon, mon institutrice me donnait des problèmes insolubles à résoudre à l'école. Comme ceux des trains qui se croisent. Ou des robinets qui fuient... Croyez bien que, moi aussi, je l'ai eue, ma dose. Et bien des fois.

Personnellement, je pense qu'un excès d'amour, ça ne peut pas nuire. Même qu'il vaut mieux qu'il y en ait de trop que pas assez. Vu que c'est le manque d'amour qui aigrit les gens. Et qui les monte les uns contre les autres.

C'est pourquoi le seul souci qu'on doit avoir, c'est celui d'aimer sa famille et ses voisins. Ses copines et ses copains. Même la mère Panard, l'épicière, qui n'est pas toujours commode. Même le gros Porcheron qui passe son temps à se taper la cerise en suisse ¹. Même le grand Cocaude qui se mire dans son nombril. Et de le leur prouver. À chaque fois qu'on peut.

Et c'est aussi pour ça que vous me voyez aujourd'hui, toquer à la porte de la roulotte de Luana. Une rose à la main. Car c'est la Saint Valentin ! Et je connais une petite qui va être drôlement contente. « N'est-il pas ? », comme dirait Joe. Avec son beautiful accent.

1. 1. Manger sans partager (Argot).

* Cf.Moriat. C., Romans précédents.

CHAPITRE 2

SAINT VALENTIN

Pensez si la petite est heureuse !

Dès qu'elle me voit, elle se jette à mon cou. En répétant :

– Oh, mon Popaul ! Mon p'tit Popaul ! 'Fallait pas !

Pendant que son mainate répète inlassablement, sur son armoire, des « Salut Popaul ! Salut ! ». À s'en décrocher les mâchoires. Alors que, dans un coin, sa grand-mère fait sa prière du matin. À genoux. Devant une statuette de Sainte Sara. En plâtre. Achetée loin, là-bas. Dans un bazar. Du côté des Saintes Maries-de-la-Mer. Vu qu'elle est très pieuse. Et qu'elle en pince pour elle.

Et ce sont des bises à n'en plus finir. Si j'étais un prunier, sûr qu'elle ferait tomber toutes mes prunes. Et les feuilles qui sont autour. Tellement elle me secoue. Puis...

– Assieds-toi, qu'elle me fait, très énervée – après avoir porté la fleur à son nez. Et déclaré qu'elle sentait rudement bon –. Je t'attendais.

Comme elle s'était doutée que j'allais venir, elle m'avait préparé un grand bol de Banania – mon péché mignon –. Avec des tartines de pain grillé. Et des biscuits Rem. Histoire de me remercier. □ Tiens ! Bernard Versini, gardien de but !? Merci Luana, je ne l'avais pas cette image-là ¹. Je la garde parce qu'elle vient de toi. Mais ça fait longtemps que je n'en collectionne plus.

Elle est à croquer, ma petite camarade. Qui dit qu'il « ne fallait pas ». Alors qu'elle en aurait eu gros sur le cœur, si j'avais fait l'impasse sur sa fête. Mais pas de danger. La veille, j'avais fait un nœud à mon mouchoir.

Son père, tout ému, me dit qu'il va aller au cimetière. Pour déposer des fleurs sur la tombe de sa femme.

Quant à son frère aîné, il me demande si Rose est levée. Comme je lui dis que non, il me répond qu'il va attendre un peu.

C'est vrai que j'ai pris tout le monde au saut du lit. Et que la petite – elle-même – elle est encore en chemise de nuit. Mais moi, je suis comme ça. Quand j'ai un cadeau à faire, je n'aime pas culotter.

Je m'étais dit que j'allais aller chez elle à huit heures. Mais quand j'ai vu la petite

1. Les paquets de biscuits Rem contenaient des images de footballeur en sépia.

aiguille de mon réveil sur sept, je n'ai pas pu me retenir.

Même que ces bon sang d'aiguilles, je les aurais avancées. Si j'avais pu. Mais je ne l'ai pas fait. Vu que la comtesse n'aurait pas été contente. Déjà que l'heure allemande ¹ lui était restée en travers de la gorge ! Et qu'elle avait été soulagée quand les Frisés étaient repassés de l'autre côté du Rhin.

Pour le frère aîné de Luana, c'est pareil. Je le vois qui tourne en rond. Comme un lion en cage. Rasé de près. Les douilles ² graissées au Pento. Chemise à fleurs. Foulard autour du cou.

Tiens ! Qu'est-ce qu'il a donc, aujourd'hui... ?
Je ne vais pas tarder à le savoir.

– Tu crois que ça lui plaira ? qu'il me demande. En désignant un gros bouquet de roses rouges. Qui trempe dans un grand seau d'eau.

Je suis surpris. C'est bien la première fois qu'il fait un cadeau à ma tante.

Mais je me souviens qu'au mariage de mon Dédé de père avec la belle Mathilde, ils avaient tellement dansé tous les deux, que le matin, ils ne pouvaient plus mettre un pied devant l'autre. Même que la grand-mère de Luana, elle avait remarqué que c'était un signe.

Décidément, l'aîné ! Il n'arrête pas de se lever de sa chaise. De se rasseoir. De se relever de nouveau. Puis de faire les cent pas – ce qui n'est pas simple parce que « cent », dans une roulotte de dix mètres carrés, ça fait beaucoup –. En plus, il empêche ses frères et sœurs de faire la grasse matinée. Et ça les fait rouscailler.

Mais c'est comme ça. Quand on aime quelqu'un, ça peut vite devenir gênant pour l'entourage.

Ouf ! ☐ a y est. Il se décide, enfin !

Après avoir attrapé le bouquet par les deux oreilles – et mit tellement d'eau sur le balatum qu'on peut le suivre à la trace –, le voilà qui file au manoir. En mettant le turbo.

La preuve en est ! C'est que dans sa hâte, il est parti en pantoufles !

– La porte ! qu'il crie son père.

Mais macache bono. Il a déjà disparu.

Il n'y pas que Rose et Luana qui vont être contentes, aujourd'hui. Dédé a décidé d'offrir le restau à sa toute jeune femme – la jolie Mathilde, aux yeux d'ailes et de papillons bleus.

Il faut dire qu'elle le mérite. Non seulement, elle est belle – c'est d'ailleurs pour ça qu'elle est ma belle-mère –, mais en plus, elle doit s'appuyer la comtesse. Tous les jours. Une sacrée perf ! Vu qu'elle n'est pas facile, la mémère. Mais c'est comme ça, les vieux. Dès qu'ils ont passé le cap, ils finissent tous par retomber en enfance.

Par contre, sa bru, elle sait y faire avec les enfants.

Normal ! Puisque, comme elle est instit, elle n'est pas en terre inconnue.

1. C'est sous l'occupation que les Allemands imposèrent à la France l'heure d'été et l'heure d'hiver, qui étaient en vigueur dans leur pays.

2. Cheveux. (Argot)

Voilà qu'ils voulaient nous inviter avec eux. Luana et moi. Mais, je leur ai répondu, qu'on avait d'autres objectifs.

Quand Dédé m'a demandé lesquels, je lui ai répondu gentiment :

– Motus et bouche cousue. C'est un secret.

– Je devine, qu'il m'a fait, en me décochant un clin d'œil complice.

Encore un coup de la tante Rose. Laquelle aura cafté. Je lui avais dit que j'invitais Luana au cinéma du « Café de Paris ». Pour voir « Le bossu », avec Bourvil et Jean Marais. Peut-être qu'elle aurait voulu venir avec nous. Vu qu'elle en pince pour le second. Car il a du « sexe à piles ». Alors que nous, on y va pour le premier. Parce qu'il est rigolo avec son air bête et son nez tordu.

N'empêche qu'elle aurait pu tenir sa langue ! Enfin quoi ! À chacun sa vie privée. Est-ce que je m'occupe de la sienne, moi ?

Pourtant, ça n'allait pas tarder. Si vous n'avez pas peur d'écouter la suite...« Cœurs sensibles s'abstenir », comme on dit au cinéma.

CHAPITRE 3

PEINE DE CŒUR

Tiens !? Qu'est-ce qu'il lui prend au grand frère de Luana ? On le voit traverser la cour d'honneur. À fond de cale. Mais en sens inverse. Bouquet toujours à la main. Mais en berne. Comme le drapeau qui flotte chaque année. À la fenêtre de la mairie. Pour commémorer le souvenir des soldats, morts à la bataille de Verdun.

Visiblement, l'amoureux n'est pas dans son assiette.

De la fenêtre de la roulotte, on voit tout.

Et hop-là ! Voilà la petite qui enfile son manteau. Sans prévenir – elle a encore de la crème de lait après la moustache, mais pas le temps de l'essuyer –. Et qui court aux infos. Vu qu'elle a l'esprit de famille.

J'ai du mal à la suivre. Tellement elle cavale.

Mais son frère – l'animal ! – il a plusieurs longueurs d'avance sur nous. Et il nous faut bien dix minutes avant de le rattraper.

Ah ! Il est beau le cadet !

Assis sur une souche. Et toujours en charentaises. En train de se refroidir le derrière, pour cause de gelée blanche. Vu que cette nuit, le thermomètre est descendu au-dessous de zéro.

Pas bien gai tout ça. Surtout avec son joli bouquet Qui gît par terre. Lequel bâille ses roses décapitées. À travers un papier cellophane éventré.

Luana et moi, on en a les jambes coupées. Surtout en voyant la petite faveur rouge. Que la fleuriste avait entortillée avec amour. Puis qui traîne à présent dans la boue. – Dessus, il y a encore l'étiquette. Même que c'est marqué : *Plaisir d'offrir*.

Et Luana de l'entourer de ses petits bras. En lui disant des mots tendres. Mais le grand frère n'en a cure. Qui dit :

– Laisse-moi, en se dégageant.

Alors, on attend le dégel. Patiemment. Pendant que j'essaie de ramasser les fleurs – ou plutôt ce qu'il en reste –. Mais les larmes de l'aîné ne viennent pas. Parce que trop grand. Trop fier. Trop... fils du vent. Donc très cabochard, notre beau joueur de flamenco !

Enfin, au bout d'un silence gros comme une maison de dix étages, il me regarde, de son œil noir. Et me fait :

– Sois fidèle.

Je comprends qu'il déraile. On est toujours dans cet état-là. Quand on a subi une forte commotion. Et ça doit être le cas.

Ce qu'il lui faudrait, c'est une bonne poche de glace sur la tête. Mais comme on n'a pas emporté le frigo avec nous, on n'en a pas sous la main.

Enfin, il se lève. Titube. Va d'arbre en arbre. Se cognant la tête contre les troncs. Pendant que nous, on lui emboîte le pas. – Luana avec un cœur lourd comme une condamnée à la double peine. Et moi, avec un bouquet à moitié rafistolé. Et bon pour la déchèterie.

Enfin, avec beaucoup de calme et d'affection de notre part. Et entre deux soupirs. On apprend qu'il y a quelqu'un dans la chambre de tante Rose.

– Dédé ?

– Non.

– Son frère, Paul ?

– Non plus.

– Qui ?

– Un homme !

– Tu l'as vu ?

– Je l'ai entendu.

Je lui dis qu'il faut faire gaffe. Il n'y a rien de plus traître qu'une oreille.

C'est comme moi, l'autre jour, quand j'étais entré à l'épicerie – alors que la mère Panard était en train de ranger des bouteilles dans la réserve –, elle a crié : « J'arriive ! ». Puis quand elle m'a vu, elle a fait : « J'ai cru que c'était Germain. Tu fais tinter la sonnette comme lui ».

C'est là que j'ai appris qu'elle savait qui entraît dans sa boutique. D'après le bruit que fait le timbre de sa porte d'entrée.

Et cette fois-là, manque de bol ! Elle s'était trompée. Elle m'avait pris pour Papatte. Alors qu'entre lui et moi, il n'y a pas photo.

– Je sais ce que je dis, qu'il me soutient, l'ancien. Je ne suis pas timbré.

C'est là que je lui demande s'il y avait une serviette blanche à sa fenêtre.

Comme il n'y comprend goutte, je lui explique qu'autrefois, quand on habitait chez son frère, Rose □ qui est aussi couturière □, mettait toujours une serviette. Pour me dire de ne pas rentrer. Lorsqu'elle prenait les mesures d'un client.

Cette fois, le malaise est palpable. Et je ne vois pas pourquoi. Mais je crois que j'aurais mieux fait de me taire. Vu que c'est pire que tout à l'heure. Même que l'aîné, il ressemble à un chien qu'on mène de force à la fourrière.

Je comprends qu'en voulant le consoler, je viens d'ajouter de la peine à sa peine.
Pour réparer ma bourde, je lui dis :

– Bouge pas. Je vais voir.

Je quitte le petit bois. Traverse la pelouse. Contourne le manoir. Arrive sous les fenêtres de la belle. Pas de serviettes ! – de toute façon, l'aîné m'avait prévenu –. J'en conclus que je peux ouvrir la porte. C'est ce que je fais.

Je monte à l'étage. Et là, qu'est-ce que je vois ? Dans la pénombre ? La tante Rose en train de se laisser bécoter par un inconnu. Adossée qu'elle est, au mur de l'escalier.

Nom de nom ! Je suis tellement saisi que j'aurais donné cher pour être ailleurs.

Mais voilà que l'effrontée m'aperçoit. Tente de se libérer. Tandis que l'hurluberlu, la maintient serrée. Vu qu'il n'a pas son content.

J'ai juste le temps de prendre la tangente. Alors que derrière moi, et pendant qu'elle reboutonne son corsage, j'entends :

– Attends ! Attends ! Je vais t'expliquer.

« T'expliquer »... « t'expliquer »... c'est vite dit. Qu'est-ce que je vais pouvoir lui raconter, moi, à l'amoureux transi ? Toujours assis. Sur sa souche. À tel point qu'il va finir par avoir des ampoules à l'arrière-train.

Une fois de retour près de lui, je fais :

– Je l'ai vu, ton bonhomme. T'inquiète. C'était Marcel. Elle lui fait une livrée de garde-chasse. Vu qu'il ne tient pas dans celle de Papatte.

Ouf ! Le moral remonte. Comme le thermomètre qu'Amélie plonge dans l'eau du bain. Pour le bébé Josette.*

Et voilà que, maintenant il parle de racheter un nouveau bouquet ! Vu que le sien n'est plus présentable.

Lui alors ! Il nous la copiera ! On était à deux doigts du suicide passionnel !

* Cf. Moriat. C., Romans précédents.

Marcel, qui est bredin, est le neveu de la mère Panard, l'épicière. Lequel, tombé en disgrâce, s'est réfugié chez la comtesse. Qui l'emploie comme homme-à-tout-faire.

Quant à Amélie, la copine de Rose, elle a eu un bébé avec Joe, un noir américain de la base de Brienne.

CHAPITRE 4

LAGARDERE

– Si tu ne vas pas à Lagardère, Lagardère ira-t’à toi ! qu’il se met à hurler, Cocaude.

Voilà l’histoire :

Cocaude et le gros Porcheron sont allés voir « Le bossu ». – Comme la petite et moi. Mais pas le même jour. Heureusement ! Parce qu’ils sont saoulants.

Bref. Depuis, avec les copains, on ne rêve que de films de cape et d’épée.

On commence d’abord par nous fabriquer des armes. En coupant des branches dans les bois de la comtesse. Après, on ira fourrager dans les vieilles malles à vêtements. Sous les combles du manoir. Histoire de s’habiller en costumes d’époque. Chaque chose en son temps.

Mais avant, pour savoir comment on va se déguiser, il faut trancher. Vu qu’on n’est pas d’accord.

Si le rôle d’Aurore revient de droit à Luana, pour les hommes, rien n’est simple. Même que si ça continue, on va finir par se fritter.

Quand Cocaude dit au gros de faire Passepoil – rôle tenu par Bourvil, dans le film –, il déclare qu’il en a marre de jouer les gogols. Déjà qu’il a dû faire la mariée lors d’un mariage mémorable. Le jour où on cherchait des Toulouse-Lautrec dans le grenier de la comtesse*. Même qu’on lui avait mis un rideau sur la tête. Et qu’il avait eu l’air ridicule.

Le fils du libraire lui rétorque alors :

– Tu t’es déjà regardé dans une glace ?

– Non, pourquoi ? qu’il répond, le gros. Une tartine dans chaque main. Car il est morfal.

– Alors, remballe !

Et comme il ne veut pas remballer, le premier lui rappelle que le chanteur de « À dada » et de « La tactique du gendarme... » est loin d’être un branque – vu qu’il est en train de tourner « Fortunat » avec Michèle Morgan ; alors que s’il l’avait été, la belle actrice n’aurait jamais voulu de lui pour partenaire –, il finit par accepter.

D’autant plus qu’il aime bien cette actrice-là. Qui, d’ailleurs, ressemble beaucoup à Mathilde – mon instit de belle-mère.

Et il ajoute que, si on lui avait demandé, de jouer avec elle, il aurait accepté. « Même gratuitement ». C'est ce qu'on croit comprendre parce que, comme il a la bouche pleine, il n'articule pas.

Ensuite, il y a Cocaude qui veut faire Lagardère. Alors là, je m'y oppose fermement.

– Pourquoi ? qu'il me demande, l'effronté.
– Parce que Luana, c'est ma fiancée. Et que je t'interdis formellement de l'épouser.
– C'est pas elle que j'épouse, c'est Aurore.
– Aurore, tant que tu veux. Mais pas Luana ! Puis d'abord, tu n'as jamais mis les pieds en Espagne !

Il me répond qu'il ne peut pas épouser l'une, sans épouser l'autre. Et que ce n'est pas la peine de ronchonner. Vu que ce n'est qu'un jeu.
Jeu ou pas. Je reste ferme sur les prix.

C'est alors qu'il prévient :

– Si c'est comme ça, je ne joue plus.

Heureusement que le gros – qui en pince pour la petite – vole à mon secours. En lui expliquant que le Duc de Nevers lui convient mieux. Vu qu'il est grand. Et qu'il peut donc faire le père d'Aurore. D'autant plus qu'il connaît une botte secrète. La fameuse « botte de Nevers ». – une étoile de sang au front de l'adversaire – Même que sa devise, c'est *J'y suis !* Et que rien ne nous interdit de changer le scénario.

Il réfléchit. Puis il dit : « D'accord ». Qu'on va tout changer. Parce qu'il ne veut pas mourir assassiné. Et aussi parce que cela raccourcirait considérablement son rôle. Et qu'il n'y tient pas.

– Il n'y a pas de petits rôles, que je lui fais. Très pro. Il n'y a que de mauvais acteurs.
– Qu'est-ce que je vais dire, moi, qu'il soupire Passepoil. Qui – à part ses deux casse-croûtes – n'a pas grand-chose à se mettre sous la dent – question interventions.
– Oui. Mais toi, tu es un comique, que Luana surenchérit. Et les comiques n'ont pas besoin de beaucoup de présence pour mettre leur public dans la poche.

Après un tel compliment, le gros Porcheron boit du petit lait. D'autant plus qu'il vient de la petite. Et que son ego s'en trouve tout chamboulé.

Enfin, bref ! Une fois les rôles distribués, il ne reste plus qu'à se déguiser. Ce qui n'est pas difficile.

Un chapeau d'Arlequin pour Passepoil-Bourvil. Un feutre à plumet pour le Duc – comme on n'a pas trouvé de plumet, on a attaché un plumeau sur un vieux galure de la comtesse avec des épingles à nourrice, après lui avoir retiré la voilette.

Enfin, un coussin dans le dos pour la bosse de Popaul-Lagardère. Sans oublier une calotte de curé. Et le tour est joué.

Quant à la petite, comme on n'a pas retrouvé le rideau du gros, on lui met un drap sur la tête. Et on lui dit que, même s'il est un peu long, il convient parfaitement au personnage qu'elle incarne. De toute façon, elle est tellement jolie qu'un rien l'habille.

– On dirait la sainte Vierge, qu’il lui fait le gros. Histoire de lui renvoyer l’ascenseur. Après la pommade qu’elle vient de lui adresser.

Mais, je le surveille. C’est qu’avec lui, ça peut vite dégénérer. Vu qu’une fois débarrassé de ses tartines, il a les mains baladeuses.

– On commence par quoi ? qu’il demande encore.

– Par un duel, que lui répond Cocaude. Lequel vient de s’autoproclamer metteur-en-scène. Sans même avoir demandé la permission.

– Et moi ? Je fais quoi ? qu’il lui redemande.

– Toi, Passepoil, tu fais l’imbécile avec ton épée. T’auras même pas à improviser. Vu que chez toi, c’est naturel.

Quant à la petite, qui ne veut pas être en reste, Cocaude lui dit de crier au secours. Bien fort.

Et c’est ce qu’elle fait :

– Au secours ! À l’aide ! Sauvez mon fiancé ! Sauvez-le !

– Pas si vite, qu’il prévient le gros. Laissez-moi au moins finir mon pain. Que j’aie les mains libres.

Mais, personne ne l’écoute. Et ma petite camarade d’en remettre une couche. Après avoir dégagé le bout de son voile, pris dans les ronces :

– Au secours ! À l’aide !

Pas de panique, Luana ! Je contrôle la situation. C’est que moi, quand je me bats, je ne fais pas semblant.

Allons, en garde ! Et de un. Et de deux. Et de trois... que je fais, en fouettant l’air de mon épée. Coupé droit. Coupé gauche. Feintes de prime. De quarte. De sixte. De tierce. De quinte. Tout y passe. Jusqu’au moment funeste que choisit le duc pour se dégager. Mais hop-là ! *J’y suis !* Je touche en flèche. Et voilà l’épée de mon adversaire qui vient de voler au ciel. □ a n’a pas traîné.

– C’est pas du jeu, qu’il proteste, Cocaude-de Nevers, en ramassant son arme tombée dans les orties – Aïe ! ça pique ! – Laisse-moi le temps de placer ma botte. Et de dire ma devise.

Bref, une douzaine de cloques plus tard, les hostilités reprennent de plus belle.

De part et d’autre, les assauts sont de plus en plus furieux. La belle Aurore n’a pas besoin d’un porte-voix pour crier plus fort. Tellement elle a peur qu’on s’éborgne mutuellement.

– Ah ! Tu trembles carcasse !

– Si tu crois que tu me fais peur !

– Touché !

– Même pas vrai !

C'est alors qu'au plus fort de la bataille – et alors que le gros est en train de scalper les glaïeuls de la comtesse. Son gros braquemart dans une main. Et sa tartine dans l'autre. On entend :

– Allez-vous arrêter, petits malheureux ! Ah, Porcheron, un enfant de chœur ! Tu me la copieras. Et toi, Popaul ! C'est du beau !

– Mais, on joue, que je fais...

– Ce n'est pas une raison pour abîmer les fleurs. Et se moquer des infirmités du pauvre Marcel ! M'étonne pas ! Avec un sans-Dieu comme ton père... ! Je vais prévenir madame la Comtesse. Vous allez voir !

Hélas ! Il n'a même pas vu que le gros était en train de pourfendre les sbires du prince de Gonzague, dans les fossés du château de Caylus ! Lesquels avaient pris les traits des glaïeuls !

Mais le curé ne sait pas tout ça. Vu qu'il ne connaît pas la règle du jeu. Et encore moins le cinéma du « Café de Paris ». Où il ne met jamais les pieds. Vu qu'à la campagne, ce serait mal perçu.

C'est à partir de ce jour-là que ma carrière d'acteur a été brisée. En plein vol !

Pour découvrir la suite...
EDITION DE CET OUVRAGE : MAI 2 018...
...chez le même éditeur... (Le Pythagore)

TABLE DES MATIÈRES

1. Mille et une façons...
2. Saint-Valentin
3. Peine de cœur
4. Lagardère
5. La tante s'explique
6. Les yaourts
7. Les bises
8. La chasse aux grillons
9. La chanson du grillon
10. Malaise

11. Rose n'en peut plus !
12. Tentatives pour ramener la brebis égarée
13. Des nouvelles
14. La comtesse montre les crocs
15. Le temps des pleurs
16. Gérer la pénurie de personnel
17. À la recherche d'une solution
18. Mon idée à moi
19. Première étape
20. Chez Paul
21. Etape suivante
22. La belle américaine
23. Un p'tit tour dans Vendeuivre
24. Marchandage
25. Un coup de fil
26. Idée !
27. Le bouquet de Rose
28. Le temps de la réflexion
29. Saint Popaul et sainte Luana...
30. L'auréole
31. Bisque ! Bisque ! Rage !
32. Déception
33. Décision
34. Le cinquième point
35. Reparlons d'école
36. Le retour de la tante
37. On a frôlé le drame
38. L'arrivée du docteur
39. Le récit de la tante
40. Rose, le retour
41. Consignes
42. Premières recherches
43. Préparatifs
44. Séance de radiesthésie
45. Sur la route de Champ-sur-Barse
46. La bicoque
47. Un pêcheur au bord de l'étang
48. Le retour de Paul
49. Retour au calme
50. Le point 6
51. Le télégramme
52. Quel accueil !
53. Le mariage
54. Canonisation